

de hautes bottes de cuir suave. Mais à cheval, il n'était que torse, comme s'il eût fourré ses bottes dans les oreilles de sa monture. Il avait toujours un jonc à la main, dont il fustigeait sans relâche l'air, la morale et la Russie. Tout le jour, il chassait le renard et le lièvre, le long des lignes de chemin de fer. Le soir, on le voyait, assis dans sa chambre, en gants de loutre et en habit noir, lisant Tolstoï à la clarté d'une chandelle.

Ma mère était une femme bouffie, les joues en pâte d'aurore, le cœur comme un abricot. Elle avait des taches de rousseur sur sa figure mélancolique, des feuilles mortes sur un sol d'automne. Elle trayait les vaches — Dieu sait avec quel enthousiasme! — et battait le lait dans la baratte. Au village, on l'appelait la Tabatière, parce qu'elle prisait sans modération. Mais son vrai nom, et qui me fend le cœur, était Anastasie.

— Anastasie!

II

L'ÉPAGNEUL

Est-ce le jour de mon entrée au collège que le grand-duc me fit don de l'épagneul? Il a le poil alambiqué, la langue érotique, les oreilles suraiguës. En ce temps-là, il jappe à tort et à travers. Il escalade les tilleuls et pisse sur les roses. Il est obscène et ignare.

Il suivait les cours avec moi. Un jour il mordit le professeur de théogonie, dont il trouvait le langage abstrait. Le directeur était si paterne, que ce fut la théogonie qui creva.

L'épagneul croissait en âge et en vertus. Je l'appelais Mazeppa. Il léchait mon écriture, suçait mes crayons, pataugeait dans la grammaire latine et jusque dans la grecque. Parfois, il se couchait en rond sur